

Un aspect peu connu de la francophonie canadienne de l'Ouest: le français hexagonal

Robert A. Papen et Anne-Sophie Marchand

Volume 37, numéro 2, 2006

Les variétés de français en Amérique du Nord. Évolution, innovation
et description

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015843ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015843ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue de l'Université de Moncton

ISSN

0316-6368 (imprimé)

1712-2139 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Papen, R. A. & Marchand, A.-S. (2006). Un aspect peu connu de la francophonie canadienne de l'Ouest: le français hexagonal. *Revue de l'Université de Moncton*, 37(2), 133–147. <https://doi.org/10.7202/015843ar>

Résumé de l'article

L'un des aspects les moins connus de l'histoire de la francophonie de l'Ouest canadien est sa complexité, due en grande partie au fait qu'elle découle de trois souches distinctes: premièrement les Mitchifs, descendants des premiers coureurs des bois, suivis un siècle plus tard des colons venant soit directement du Bas-Canada soit des états américains où les Canadiens s'étaient déjà établis (les états de la Nouvelle-Angleterre et certains états du Midwest), troisièmement, la présence relativement importante, dans certaines communautés rurales, de colons francophones venus de France, de Belgique et de Suisse. Ces colons sont arrivés dans l'Ouest à partir des années 1880 et ont continué de s'y installer jusqu'aux années 1930. Ces agriculteurs, éleveurs ou simples ouvriers, ont fondé plusieurs communautés où ils étaient fortement majoritaires; ailleurs, ils se sont installés dans des communautés francophones en nombre suffisant pour représenter une influence certaine et durable sur le vernaculaire local. Dans cette étude, nous nous arrêterons brièvement à l'histoire de quelques-uns de ces villages et passerons en revue les études linguistiques peu nombreuses qui se sont intéressées à ce phénomène unique au Canada.

Un aspect peu connu de la francophonie canadienne de l'Ouest: le français hexagonal

Robert A. Papen et Anne-Sophie Marchand

Université du Québec à Montréal

L'un des aspects les moins connus de l'histoire de la francophonie de l'Ouest canadien est sa complexité, due en grande partie au fait qu'elle découle de trois souches distinctes: premièrement les Mitchifs, descendants des premiers coureurs des bois, suivis un siècle plus tard des colons venant soit directement du Bas-Canada soit des états américains où les Canadiens s'étaient déjà établis (les états de la Nouvelle-Angleterre et certains états du Midwest), troisièmement, la présence relativement importante, dans certaines communautés rurales, de colons francophones venus de France, de Belgique et de Suisse. Ces colons sont arrivés dans l'Ouest à partir des années 1880 et ont continué de s'y installer jusqu'aux années 1930. Ces agriculteurs, éleveurs ou simples ouvriers, ont fondé plusieurs communautés où ils étaient fortement majoritaires; ailleurs, ils se sont installés dans des communautés francophones en nombre suffisant pour représenter une influence certaine et durable sur le vernaculaire local. Dans cette étude, nous nous arrêterons brièvement à l'histoire de quelques-uns de ces villages et passerons en revue les études linguistiques peu nombreuses qui se sont intéressées à ce phénomène unique au Canada.

One of the little known aspects of the history of "la francophonie" in Western Canada is its inherent complexity, due largely to the fact that it is based on three distinct sources: first, the Mitchifs, descendants of the early "coureurs des bois", followed nearly a century later by colonists coming either directly from Lower Canada or from the American states where the French-Canadians had already settled (the New England states and the Midwest), and third, the relatively important presence, in a number of rural communities, of colonists from France, Belgium and Switzerland. These French-speaking colonists began arriving in the West from the 1880s on and continued doing so until the 1930s. These immigrants were mostly farmers, stockbreeders or blue collar workers and they

Adresses pour correspondance :

1) Anne-Sophie Marchand, Département de linguistique et de didactique des langues, Université du Québec à Montréal, 32, rue du Mont Dolet, 38510 Sermérieu, France.

Courriel : as.marchand@wanadoo.fr

2) Robert A. Papen: Département de linguistique et de didactique des langues, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, succ. Centre-ville, Montréal, QC, H3C 3P8 Canada.

Courriel : papen.robert@uqam.ca.

founded a number of communities where they constituted an important majority or they settled in already established French-speaking villages in sufficient numbers to exert a noticeable and durable influence on the local vernacular speech. In this study, we briefly review the history of a number of these communities and describe the few linguistic descriptions that have been made of this unique phenomenon in Canada.

Introduction

Il est un fait bien connu que la forte majorité des Francophones de l'Ouest canadien prend ses racines au Québec. Mais derrière cette réalité se cache le fait que la francophonie ouestienne est quelque peu plus compliquée, car il existe de fait deux autres souches relativement importantes qui ont donné naissance à des communautés francophones distinctes : d'une part les Mitchifs¹ et d'autre part les Européens (surtout de France, mais également de Belgique et de Suisse, voire du Luxembourg), ce qui rend cette situation géo- et sociolinguistique unique au Canada, car si les Français, les Belges et les Suisses ont émigré en assez grand nombre ailleurs au Canada, ce n'est que dans l'Ouest canadien, et plus précisément au Manitoba et en Saskatchewan, où ils se sont trouvés en nombre suffisant pour influencer pendant près d'un siècle le profil linguistique de la francophonie des Prairies.

En effet, lorsqu'on examine le répertoire linguistique des communautés francophones du Manitoba (la figure 1) et de la Saskatchewan (les figures 2 et 3²), on remarque le maintien plus ou moins stable, du moins jusqu'au dernier tiers du 20^e siècle, de trois variétés distinctes de français : le français « laurentien »³, le français des Mitchifs et des variétés de français d'Europe, ces dernières encore récemment parlées dans quelques zones rurales et dans des situations informelles, souvent dans le but d'exprimer différents sentiments d'identité.

L'objectif principal de notre étude est le pourquoi et le comment de la survivance du français européen et plus exactement hexagonal (et de certains de ses particularismes) dans la région des Plaines de l'Ouest canadien. Il faut noter néanmoins que l'histoire de ces colons francophones venus d'outre-mer n'est pas encore très bien connue ; nous nous basons surtout sur l'étude de Frémont (1959), journaliste de profession, qui tout intéressante qu'elle puisse être, est surtout destinée à un public général et ne représente donc pas une étude historique scientifique⁴. Son étude tente avant tout de souligner la petite histoire des Français, pris individuellement ou collectivement, et de noter au passage celle des Belges et des Suisses francophones, dans le développement de l'Ouest canadien. Or, il est fort improbable que la présence d'une seule personne ou d'une seule famille, voire même d'un petit groupe, ait pu avoir une influence linguistique quelconque sur le parler de la communauté dans laquelle ces individus ont vécu.

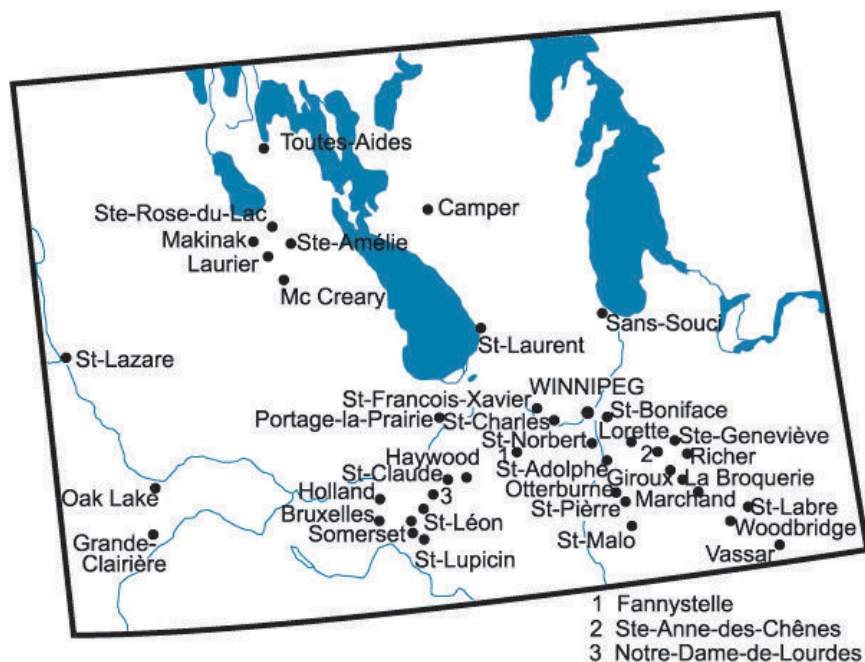


Figure 1 : Communautés francophones du Manitoba

Nous nous sommes donc arrêtés aux quelques communautés de l'Ouest canadien qui soit ont reçu des contingents importants d'Européens et qui ont donc pu subir de manière plus ou moins durable une influence linguistique européenne quelconque soit qui ont véritablement été fondées plus ou moins exclusivement par des Européens et qui ont réussi à maintenir pendant plusieurs décennies un parler hexagonal, avant d'éventuellement s'assimiler, elles aussi, mais à des degrés variables, aux coutumes langagières des Canadiens-français ou même des Mitchifs, plus nombreux qu'eux. Aussi, comme nous le verrons dans les lignes qui suivent, très peu de descriptions linguistiques ont été effectuées sur les particularités de ces parlers et celles dont nous disposons datent pour la plupart d'au moins 30 ans (p. ex. Jackson, 1968, 1974 ; Thogmartin, 1974). Ces études étant peu connues, nous sommes d'avis qu'elles méritent d'être « ressuscitées » afin de démontrer toute la diversité linguistique qui a existé durant près d'un siècle.



Figure 2 : Communautés francophones du nord de la Saskatchewan

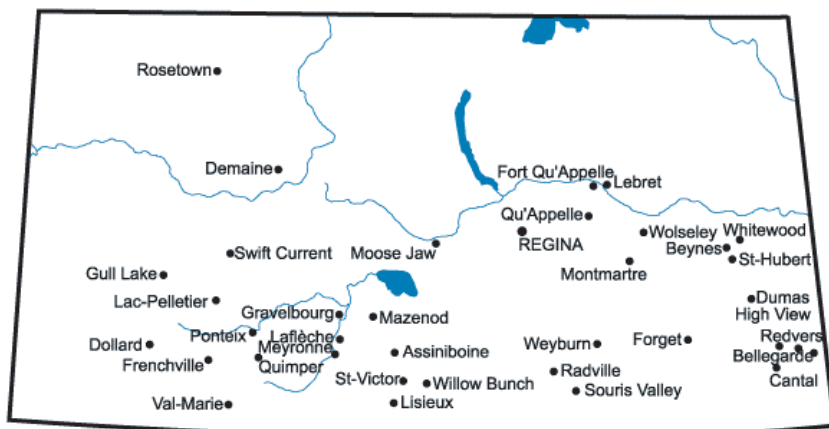


Figure 3 : Communautés francophones du sud de la Saskatchewan

Le rôle des Mitchifs

Avant de discuter du rôle des immigrants francophones d'Europe, un mot sur l'apport des Mitchifs à la constitution de la francophonie de l'Ouest. Les premiers explorateurs et voyageurs, en partance de la Nouvelle-France, ont rapidement essaimé dans les Prairies dès la première moitié du 18^e siècle et ont donné naissance, par leurs unions « à la façon du pays » avec des femmes autochtones, à

une nouvelle nation, les Mitchifs. Ces « seigneurs de la terre » étaient dès le début bilingues, apprenant le vernaculaire français du père (qui s'était déjà tout probablement distancié du français de la mère patrie et représentait donc déjà un parler distinct — le laurentien) et la langue autochtone de la mère. Il va sans dire que le français (exclusivement oral) qu'ils maniaient s'est vite modifié sous l'influence des autres langues amérindiennes qu'ils connaissaient, souvent mieux que le français (Giraud, 1945). De là, et du fait que peu de Mitchifs étaient scolarisés, le français des Mitchifs s'est peu à peu différencié de sa souche laurentienne, sans toutefois s'en démarquer de manière essentielle. Encore aujourd'hui, les Mitchifs francophones se reconnaissent aisément à leur « accent » particulier (voir Papen, 2004a, 2004b pour plus de détails).

Dès le début du 19^e siècle, les Mitchifs avaient essaimé partout dans l'Ouest et le Nord canadien, même au-delà des Rocheuses et jusqu'aux côtes du Pacifique ainsi qu'un peu partout dans l'Ouest américain. Dans les Prairies, ils constituaient le groupe majoritaire et le français mitchif se faisait entendre d'un bout à l'autre du territoire. Nous en avons pour preuve que le pidgin chinook (le *chinook wawa*), pidgin créé sur la côte du Pacifique pour permettre une communication plus aisée entre tribus autochtones parlant des langues de familles linguistiques fort variées et Blancs anglophones, hispanophones, russophones et francophones, contient des centaines de mots français, dont bon nombre sont de toute évidence du français mitchif (p. ex. *lukutchee* < les coquilles, 'coquillages', qui reflète bien la prononciation typique du français mitchif). Il ne faut donc pas sous-estimer l'apport des Mitchifs francophones dans la constitution du français de l'Ouest canadien.

Une première colonisation française : un système « par en haut »

Si nous excluons les premiers explorateurs français, comme Radisson et des Groseillers, de la Vérendrye, ainsi que les premiers coureurs des bois dont nous venons de parler, parmi les premiers Français à venir dans l'Ouest canadien furent les Oblats de Marie-Immaculée, ordre missionnaire fondé à Aix-en-Provence. Ces missionnaires arrivèrent dans la colonie de la Rivière-Rouge en 1845, à l'invitation de Mgr Provencher afin de poursuivre l'œuvre d'évangélisation auprès des Mitchifs et des Amérindiens. Mais ces missionnaires n'eurent tout probablement aucune influence langagière sur les autochtones car selon leurs propres dires, ils ont rapidement appris leurs langues, les utilisant pour communiquer avec leurs ouailles.

Nous ne mentionnerons qu'en passant quelques personnalités marquantes, telles le Colonel Gay, niçois d'origine ayant servi dans l'armée du Second Empire, qui arriva à la Rivière-Rouge en 1870 et qui devint rapidement un confident

des chefs mitchifs, Louis Riel et Louis Schmidt, et devint même le commandant de la garnison du Fort-Garry. Nous savons qu'au recensement de 1870, date de l'entrée du Manitoba dans la confédération canadienne, on dénombrait déjà quinze « habitants » (colons agriculteurs) nés en France.

Mais ce n'est que quelques quinze ans plus tard que la France commença à sérieusement s'intéresser au Canada, et plus particulièrement à l'Ouest canadien, comme terre d'émigration, suite à de nombreuses publications qui vantaient le potentiel énorme que représentaient alors les provinces canadiennes, telles *Le Canada et l'émigration française* de F. Gerbié, où on pouvait lire : « Que nos compatriotes sachent bien que les Canadiens-français recevraient sans arrière-pensée et à bras ouverts tous ceux qui iraient vivre parmi eux, à condition toutefois qu'ils [...] n'importeraient avec eux ni idées prêtresphobes [sic], ni idées socialistes [...] » (Frémont, 1959, p. 7) et l'hebdomadaire *Paris-Canada*, qui avait pour but de bien faire connaître le Canada à la France. Dans une autre brochure *Le Manitoba, champ d'immigration*, on pouvait y lire

qu'il y a en France et en Belgique, des familles inquiètes de l'avenir, possédant des capitaux actuellement improductifs, jouissant, les unes, du prestige de la noblesse, les autres de la fortune ou de la renommée littéraire [...]. Ces familles ne pourraient-elles pas acquérir dans notre pays, avec une partie de leurs capitaux, des domaines qu'elles coloniseraient avec des fermiers, des paysans choisis, sous la direction d'un membre de la famille, celui-ci aidé, s'il en sentait le besoin, de l'expérience d'un Canadien pris au Manitoba ou dans la province du Québec ? (cité dans Frémont, 1959, p. 9-10)

Et Frémont de conclure :

Et voilà comment l'on songeait à instaurer dans l'Ouest canadien un petit système néo-féodal de forme patriotique et séduisante, au profit d'une classe de Français sur le déclin, mais capable de jouer un rôle en terre d'Amérique [...] et c'est ainsi qu'un bon nombre de jeunes représentants de vieilles familles prirent joyeusement la route de l'Ouest canadien. (p. 10)

C'est ainsi que le duc de Blacas s'installa à Saint-Laurent, Manitoba, sur les rives du lac Manitoba en 1882, suivi l'année suivante par le comte de Simencourt. Le premier fonda une importante fromagerie et le second installa un troupeau de centaines de vaches et de moutons ainsi qu'une fabrique de beurre. D'autres nobles s'installent également dans la province : le comte Henri de Broderie fonde, lui aussi, une beurrerie à Saint-Malo sur la Rivière-aux-Rats, soixante kilomètres au sud de Winnipeg ; la comtesse d'Albuféra établit une colonie à Fannystelle, à l'ouest de la capitale, où de nombreux paysans français s'installèrent pour labourer la terre ; et plus à l'ouest, en Saskatchewan, dans la vallée de la Pipestone, non

loin de la frontière manitobaine, trois jeunes nobles français, dont le comte Yves de Roffignac, fondèrent une exploitation agricole de grande envergure, nommée la Rolanderie, qui devint plus tard la communauté de Saint-Hubert. La Rolanderie se spécialisait surtout dans l'élevage de bovins, mais également de chevaux et de porcs. Ce genre d'exploitation nécessitait une nombreuse main-d'œuvre et selon Frémont (1959, p. 84), les Français et les Belges qui avaient émigré ne suffisaient pas et il fallut recourir à d'autres paysans francophones des alentours. De nombreux aristocrates se sont également joints à la colonie et selon Frémont (1959, p. 87) :

À leur arrivée, les comtes et leurs familles menèrent grand train. Ils importèrent des aliments coûteux, des vins, des sucreries et tous les objets de luxe variés auxquels ils étaient habitués. Ils firent venir de France des chevaux pur sang et des chiens de race, de même que les plus fins harnais pour l'équitation et la promenade.

Mais toutes ces entreprises furent tôt ou tard vouées à l'échec et la plupart disparaîtront totalement, et à quelques rares exceptions, ces nobles sont retournés en France. Fannystelle est devenu depuis lors une communauté canadienne-française et il ne reste aucune trace de la présence des Français ; La Rolanderie fit également faillite, même si la paroisse de Saint-Hubert, peuplée alors d'une dizaine de familles françaises, belges et canadiennes, existe encore aujourd'hui.

L'autre colonisation française ... et belge ... et suisse ...

Évidemment, les immigrants francophones d'Europe n'étaient pas tous membres de l'aristocratie ou de familles riches. Plusieurs petites communautés ont été fondées, souvent par des prêtres, qui recrutaient des paysans, des ouvriers, des éleveurs, des artisans, désireux d'améliorer leur sort ou à la recherche de nouveaux défis. Il ne faut pas oublier que dès la fin du 19^e siècle, le gouvernement fédéral offrait des terres gratuitement (les fameuses « concessions », appelées *homesteads* en anglais), à la condition qu'on les défriche et les exploite rapidement et qu'on y construise une maison. De nombreux immigrants sans grande fortune, dont plusieurs de langue française, se sont ainsi prévalus de ce programme et se sont établis dans de nombreux endroits : soit dans des communautés qui existaient déjà, souvent peuplées de quelques Mitchifs, venant donc grossir la communauté pour éventuellement la transformer complètement, soit dans des endroits complètement inhabités. Ainsi, à Sainte-Rose-du-Lac, au Manitoba, il n'y avait qu'une poignée de Mitchifs lorsque sont arrivés les premiers Français en 1891. La même année, le chanoine dom Paul Benoît, d'origine jurassienne, avec une quarantaine d'immigrants français, fonda la paroisse de Notre-Dame-de-Lourdes, en pleine

forêt, dans la région de la Montagne Pembina, au sud-ouest de Winnipeg. Plus tard, sont venues s'y joindre des familles canadiennes-françaises et suisses. En 1894, on y comptait 100 familles et 480 « habitants », qui se répartissaient ainsi : 231 Français, 147 Canadiens-français, 78 Suisses, 13 Belges et 11 Allemands (Frémont, 1959, p. 47). En 1910, la population avait augmenté à 1 247 âmes, dont les trois-quarts étaient d'origine canadienne-française (Gaborieau, 1990). Quelques années plus tard, les terres commençant à faire défaut, quelques-uns de ces colons se sont établis à quelques milles plus au nord, fondant ainsi une autre communauté francophone, du nom de Saint-Claude, en souvenir de la commune jurassienne du même nom, et les Français représentaient, du moins au début, la majorité de la population, qui en 1902, se décomposait ainsi : 286 Français, 25 Mitchifs, 24 Canadiens-français, 13 Suisses, 10 Anglais, 6 Belges, 5 Mexicains et 4 Luxembourgeois (Frémont, 1959, p. 50). Entre 1895 et 1904, il y eut une augmentation démographique de plus de 70% (Théberge, 1996). Parmi les quelques 300 colons d'origine française, bon nombre étaient d'origine bretonne mais il ne faut pas douter que la langue commune était le français, et que les accents hexagonaux devaient sûrement dominer, même si nous n'en avons pas de témoignage ou de preuve tangible.

Saint-Laurent, communauté où les Mitchifs sont majoritaires, a également reçu un contingent important de colons de France, surtout des Bretons, arrivés vers le début du 20^e siècle. Selon Frémont (1959, p. 13) « La petite coiffe des femmes, le gilet, la veste et les chapeaux des hommes firent l'étonnement des habitants. . . ». Lavallée (2003) relate que ces Bretons furent littéralement choqués à l'écoute du français mitchif tel que parlé dans le village et selon l'histoire orale, ils auraient même organisé des réunions dans lesquelles on encouragerait les Mitchifs à apprendre et à parler un français « correct ». Mais ce fut peine perdue et les Bretons s'y retrouvèrent entre eux, car aucun Mitchif n'avait jugé bon d'y assister. Toujours selon Lavallée, les descendants de ces familles bretonnes se sont à la longue bien assimilés aux Mitchifs et ont même adopté leur façon typique de parler.

Comme nous l'avons souligné, un certain nombre de prêtres ont été les responsables principaux de plusieurs de ces communautés européennes. Peut-être le plus important parmi ceux-ci a été l'abbé Jean Gaire. Ce prêtre d'origine lorraine est arrivé au Manitoba en 1888 et quelques mois plus tard avait réussi à établir une petite colonie à l'ouest de la province, baptisée du nom de Grande-Clairière, où des colons français venant de diverses régions de France (les départements de Meurthe-et-Moselle, Vosges, Loire, Haute-Loire, Vaucluse, Savoie, Loire-Atlantique) ainsi que du Luxembourg belge, de la Suisse etc., se sont rapidement établis, à tel point que quatre ans plus tard on y comptait déjà 600 habitants. Les colons européens arrivaient en si grand nombre que très tôt il n'y avait plus de

terrains disponibles et le brave curé fut obligé de chercher plus à l'ouest, en Saskatchewan, afin de pouvoir les établir convenablement. C'est ainsi que plusieurs autres communautés francophones d'origine surtout européenne furent créées : Cantal en 1892, Bellegarde en 1893 et Wauchope en 1902. Selon Jackson (1974, p. 122), Bellegarde et Cantal, ainsi que Storthoaks et Redvers, deux petites communes des alentours, « furent peuplées en grande partie par des colons belges, dont les enfants et les petits-enfants constituent aujourd'hui une partie importante de la population francophone. » Comme nous le verrons, les colons de Bellegarde ont réussi à maintenir certains traits de leur parler hexagonal pendant plusieurs décennies. D'autres villages de la Saskatchewan qui ont été fondés ou développés par des Européens francophones sont Montmartre et Ponteix (anciennement appelé Notre-Dame-d'Auvergne) dans le sud de la province, les communautés voisines de Saint-Louis et Hoey⁵ ainsi que Saint-Brieux dans le nord, ce dernier surtout peuplé de Bretons.

En effet, si nous avons surtout parlé des colons français, cela n'empêche pas que bon nombre d'entre eux étaient d'origine bretonne, comme on l'a vu dans le cas de Saint-Laurent. En 1904, un prêtre breton, l'abbé Le Floc'h, fonde une petite communauté sur les rives du lac Lenore, à 80 km au sud-est de Prince-Albert, Saskatchewan. Un fort contingent de quelque 300 Bretons avait quitté Saint-Malo cette même année, dont la moitié avait décidé de rejoindre les colons déjà établis à Sainte-Rose-du-Lac, Manitoba. Les 150 qui arrivèrent en Saskatchewan décidèrent d'appeler leur village Saint-Brieuc, pour leur rappeler leur pays d'origine, mais la méconnaissance toponymique des employés anglophones de la poste eut tôt fait de modifier le nom en Saint-Brieux, appellation qui est demeurée jusqu'à nos jours. Il faut croire que les colons de cette époque avaient mieux à faire que de se soucier d'une orthographe fautive ! Parmi les patronymes de ces premiers colons, nous trouvons des Briand, Buzit, Larmet, Gallais, Creurer, Fagnon, Froc, Quiniou, Ferré et Le Floc'h. Quelques années plus tard, des Français d'ailleurs en France se sont également installés dans la communauté. Nous ne possédons aucun document qui indiquerait que les « habitants » de Saint-Brieux aient jamais parlé breton. Vu le fait que de nouveaux colons qui n'étaient pas d'origine bretonne sont arrivés assez tôt dans la communauté, on peut supposer que c'est la langue française plutôt que le breton qui était le vernaculaire local, même si effectivement dans certains foyers, le breton a pu être utilisé pendant de nombreuses années. Aujourd'hui, sur une population de 430, un peu plus du tiers est encore de souche franco-bretonne ; malheureusement, il semblerait qu'à Saint-Brieux l'anglicisation de la communauté est tout aussi avancée, sinon plus, qu'ailleurs dans la province, ce qui n'empêche pas que lorsque les jeunes de Saint-Brieux choisissent de parler français, on reconnaît facilement leur accent, qui sans être typique de l'accent hexagonal, garde quelque chose d'« européen » (Sr. S. Papen, c.p.).

La survivance du français hexagonal dans l'Ouest canadien

Venons-en maintenant à la question langagière : que reste-t-il de la présence d'un français hexagonal ou européen dans ces communautés ? Selon Amprimoz et Gaborieau (1982) :

Au Manitoba français comme partout ailleurs, la langue diffère de région en région, selon les origines des habitants. L'accent de Saint-Claude se distingue facilement de celui de Saint-Jean-Baptiste. En effet, le français de Saint-Claude se rapproche de la langue continentale tandis que celui de Saint-Jean-Baptiste est beaucoup plus près de la prononciation québécoise. Ainsi 'moi' se prononce [mwa] à Saint-Claude et [mwe] à Saint-Jean-Baptiste. Le 'gamin' ou le 'gosse' de Notre-Dame-de-Lourdes ne doit pas s'étonner de voir sa cravate devenir un 'col' porté par un 'gars' de La Broquerie. (p. 101–102)

Comme nous l'avons souligné dans les notes d'introduction, cet aspect de la francophonie de l'Ouest a été très peu étudié et nous ne disposons que de quelques écrits, que nous décrirons maintenant.

Le premier linguiste à s'intéresser au parler des descendants de ces colons européens francophones est J.B. Sanders qui en 1954 publia une très brève étude du parler de Saint-Claude, Manitoba⁶. Sanders souligne justement l'apport important des colons d'origine bretonne, indiquant qu'entre 1893 et 1907, ce furent surtout des Bretons qui s'y installèrent. Néanmoins, ils abandonnent rapidement leur langue maternelle. Aussi, selon Sanders (1954, p. 10), un certain nombre de termes typiquement européens ont dû être abandonnés, tels que *hectare*, *kilogramme*, *kilomètre*, etc. afin de se plier aux réalités locales. De nombreux termes venus du Bas-Canada furent aussitôt adoptés : *cabane en logs* (plutôt que 'maison en billots'), *piastres* (au lieu de 'francs'), et même si les colons européens connaissaient sans doute les termes techniques des diverses machines agricoles, comme *moissonneuse*, *herse*, *épandeur de fumier*, *semoir/semouse*, etc., ils adoptèrent rapidement les termes locaux empruntés à l'anglais, tels que *bindér* pour 'moissonneuse-lieuse', *combine* pour 'moissonneuse-batteuse', *disk(er)* pour 'pulvérisateur', etc. Pour d'autres termes, on a fait des calques d'expressions anglaises : *kingbird* 'gobe-mouches' se dira *roi des oiseaux*, *prairie chicken* 'cupidon (des prairies)' deviendra *poule des prairies*, *meadowlark* 'strunelle' deviendra *alouette des champs* et même *groundhog* 'marmotte d'Amérique' se dira *cochon de terre*. Par contre, selon Sanders, les colons de Saint-Claude ont maintenu le terme *sou* plutôt que le terme *cent*, probablement parce que leurs voisins mitchifs et canadiens-français utilisaient encore le terme français. Évidemment, l'étude de Sanders est non seulement très brève, mais elle se limite aux anglicismes et canadianismes adoptés par les descendants des premiers colons de la communauté.

On doit attendre vingt ans avant d'avoir une étude quelque peu plus étoffée de la situation. Thogmartin (1974) s'est intéressé aux diverses souches du français au Manitoba. Il est le premier à identifier les trois variétés de français : le français mitchif, le français canadien et le français européen. Pour son étude, il a comparé certaines caractéristiques phonologiques et phonétiques d'une douzaine de locuteurs de chacune des trois variétés : trois hommes adultes mitchifs de Saint-Laurent, village où, comme on l'a vu, les Mitchifs sont encore en majorité mais où il y a eu un contingent important de colons bretons qui y sont depuis le début du 20^e siècle, trois hommes adultes de Notre-Dame-de-Lourdes (région de la Montagne Pembina), communauté fondée à la fin du 19^e siècle par des Français, surtout d'origine savoyarde⁷ et sept (5F, 2H) locuteurs de la variété canadienne (de La Broquerie, Saint-Pierre-Jolys et Saint-Jean-Baptiste). Pour Thogmartin, le parler qu'il appelle « européen » n'est effectivement pas un « single dialect » (p. 339) puisque selon lui, il serait le résultat du nivelage partiel de variétés régionales du français de Bretagne, de la vallée de la Loire, du Jura, de la Belgique (Wallonie) et de la Suisse romande. Les résultats de son analyse démontrent que les trois dialectes utilisent les variantes ouvertes (relâchées) des voyelles fermées devant une coda non allongeante, mais que les locuteurs d'origine européenne ne le font pas aussi systématiquement que les locuteurs mitchifs ou canadiens-français. Aussi, les locuteurs d'origine européenne maintiennent assez systématiquement un /R/ uvulaire alors que les autres locuteurs utilisent systématiquement un /r/ apical ; ils prononcent des mots comme *un*, *chacun*, *lundi*, etc. avec une voyelle nasale écartée (/ɛ̃/) et réalisent la voyelle nasale postérieure ouverte en [ā] plutôt qu'en [ã], comme le font les Canadiens-français. Aussi, les locuteurs de la variété européenne n'assibilent pas les occlusives dentales devant les voyelles fermées antérieures et ils n'arrondissent pas les /a/ finals en [ɔ] ou en [ɔ̃], comme le font les Canadiens ; ils ne diphtonguent pas les voyelles moyennes, ils n'ouvrent pas /ɛ/ en [a] devant un /r/ suivi d'une consonne comme dans *couverte*, *herbe*, *personne*, etc. et ils ne prononcent jamais le « h aspiré » dans des mots comme *hache* ou *honte*, comme le font les locuteurs canadiens-français et mitchifs. Bref, pour Thogmartin, la variété de français parlée par les descendants des colons d'origine européenne est « a conservative variety of French » (p. 342).

La même année, Jackson publie les résultats d'une étude dans laquelle il compare la prononciation de sept locuteurs (3F, 4H) du village de Willowbunch, communauté originalement fondée par des Mitchifs mais devenue majoritairement canadienne-française (à 60%), et de sept locuteurs (4 F, 3H) d'origine belge du village de Bellegarde, dont nous avons déjà parlé (où près des deux tiers de la population sont maintenant d'origine canadienne-française). Encore une fois, les résultats de son analyse démontrent que si les locuteurs de Willowbunch respectent à peu près toutes les caractéristiques phonétiques typiques de

la prononciation canadienne-française, ceux de Bellegarde, tout en ayant adopté certains traits typiquement canadiens, comme le relâchement des voyelles fermées en syllabe fermée par une coda non allongeante — à l'instar des locuteurs d'origine européenne de Notre-Dame-de-Lourdes — ils se distinguent de leurs voisins canadiens-français (variablement, il faut l'admettre) en ne pratiquant à peu près jamais la diphtongaison, en maintenant systématiquement la distinction entre /ø/ et /œ/ (*jeûne* – *jeune*) mais en ne maintenant pas celle entre /a/ et /ɑ/ (*patte* – *pâte*), au contraire des locuteurs de Willowbunch. Dans les deux communautés, la nasale /ɑ̃/ persiste et tous les locuteurs distinguent *empreinte* d'*emprunte*. Pour les consonnes, Jackson (1974) note des différences nettes entre les deux communautés : six des sept locuteurs de Willowbunch prononcent un /r/ apical roulé mais six des sept locuteurs de Bellegarde prononcent plutôt un /R/ uvulaire, dit « grasseyé ». Par contre, dans les deux communautés, on a tendance à réaliser les « h aspirés » comme des constrictives glottales, ce qui indiquerait que les descendants des colons belges de Bellegarde ont adopté la prononciation typique des Canadiens-français dans des mots comme *honte*, *haut*, *dehors*, etc.⁸

De son étude comparative, Jackson (1974, p. 132–133) conclut que :

Le français parlé par les habitants de Willowbunch et de Bellegarde partage les caractéristiques générales du français canadien [...] (mais) que nos deux villages se différencient l'un de l'autre [...] sur le plan phonétique (puisque) [...] les sujets de Bellegarde montrent que l'influence de leurs origines belges est loin d'être effacée. Ils maintiennent presque tous le [r] grasseyé (et) [...] diphtonguent [...] beaucoup moins que les autres francophones de la province. Ils pratiquent moins l'opposition du type *pattes* – *pâtes*, et ont tendance à dénasaliser [ɑ̃] en syllabe ouverte.

Jackson constate également que :

Le rythme et l'accent semblent bien moins éloignés du français standard à Bellegarde qu'à Willowbunch. En général, donc, le parler de Bellegarde se rapproche davantage du français standard, ce qui, compte tenu de son niveau lexical et grammatical, semble justifier la tradition locale selon laquelle les gens de Bellegarde parlent le « meilleur français » de la province. (p. 133)⁹

De notre côté, nous avons effectué une première enquête en 1992 auprès de quelques descendants de Jurassiens établis à Saint-Claude, Manitoba. Nous avons fait parvenir à une dizaine de membres de la famille Arbez, une liste de mots jurassiens attestés comme étant des régionalismes et dont la forme et le sens premiers des vingt plus courants (appartenant aux lexiques de l'agriculture et du quotidien) leur a d'emblée « parlé ». Ainsi, les termes suivants avec leur « sens » particulier leur étaient familiers : *acheter* 'se placer auprès de', *en*

arrête 'en cessation de travail', *crache* 'salive', *dondaine* 'grosse femme, catapulte, cornemuse', *écornifleur* 'qui manifeste une curiosité mal placée', *jiclet* 'jouet en forme de seringue', *jeter perdre* 'se débarrasser de quelque chose', *pochon* 'louche', *groles* 'vaches', *triboles* 'pommes de terre', etc. (Marchand, 1998).

Conclusion

Il faut admettre d'emblée que les situations décrites par Thogmartin pour le Manitoba et par Jackson pour la Saskatchewan datent d'il y a plus de trente ans. Si dans les années 70, on pouvait encore déceler chez les descendants des colons francophones d'origine européenne certains traits (surtout phonétiques, et en moindre mesure, lexicaux) qui les différenciaient encore de leurs comparses d'origine canadienne-française (et évidemment du parler français mitchif), qu'en est-il en début du 21^e siècle ? Les enfants des locuteurs analysés par Thogmartin ou par Jackson auraient-ils réussi à maintenir ce qui distinguait encore leurs parents ? Étant donné que toutes ces petites communautés francophones de l'Ouest où il y a eu une forte influence européenne sont maintenant peuplées d'habitants d'ascendance canadienne-française, voire même d'anglophones ou d'allophones, et que les unions exogames ont été très fréquentes, on pourrait douter qu'il reste encore aujourd'hui des traces d'un accent hexagonal ou belge dans l'Ouest canadien. Néanmoins, du moins dans la croyance locale, on persiste encore à dire que les gens de Bellegarde en Saskatchewan, de Bruxelles et de Saint-Claude au Manitoba « parlent avec un accent français ». Évidemment, seule une recherche empirique approfondie pourrait trancher la question.

Il reste que pendant près de cent ans, la francophonie de l'Ouest s'est distinguée de celle des autres provinces du Canada en ce qu'elle pouvait fièrement afficher non seulement la réalité historique des Mitchfs mais aussi cette intrigante contribution des milliers de colons francophones venus d'Europe.

Notes

- ¹ Nous utiliserons dorénavant le terme « mitchif » plutôt que le terme plus standard « métis » pour plusieurs raisons. Premièrement, c'est le terme qu'ils utilisent le plus souvent pour s'auto-désigner. Deuxièmement, pour eux, le terme « métis » est un terme exclusivement « euro-canadien » qui n'exprime absolument pas leur réalité historique et culturelle. Le terme « mitchif » reflète la prononciation typique des Mitchifs de l'ancien terme « métif ».
- ² Réalisée à partir d'une carte dans André-N. Lalonde, « Les Canadiens français de l'Ouest : espoirs, tragédies, incertitude », dans Louder et Waddell (1983, p. 86). Pour plus de détails sur ces cartes et les communautés, veuillez visiter le site web www.francoidentitaire.ca/ouest/ressourc/resscadr.htm.

- ³ Par « laurentien » nous faisons référence au parler français qui s'est développé dans la vallée du Saint-Laurent dès le 17^e siècle et qui s'est par la suite répandu plus à l'ouest (Ontario et les Prairies) et vers le sud (p. ex. dans les états de la Nouvelle-Angleterre, dans le Midwest américain, etc.).
- ⁴ Il existe également l'étude historique de Lapointe et Tessier (1986), ainsi que la monographie de Lapointe (1987). Malheureusement nous n'avons pas eu accès à ces deux ouvrages.
- ⁵ Un des deux auteurs de cet article est d'ailleurs descendant d'un de ces colons immigrants belges arrivés tout juste avant la Première Guerre mondiale. Plus tard, il épousa la maîtresse d'école du village de Hoey, elle-même fille de l'ancien professeur de littérature à l'Université catholique de Lille, Eugène de Margerie, venu établir une bergerie au Manitoba, afin de se refaire une santé (Frémont, 1959, p. 26–27).
- ⁶ Il est intéressant de noter que ce bref article a été publié dans le tout premier numéro de la *Revue canadienne de linguistique*.
- ⁷ Il est à noter que deux des trois sujets « européens » de Thogmartin étaient mariés à des Canadiennes-françaises et que le troisième avait de nombreux contacts sociaux avec des locuteurs du français canadien, ce qui a sans doute influencé leur parler.
- ⁸ Jackson note néanmoins que la prononciation de ce « h aspiré » se retrouve en Normandie (et donc au Québec), en Saintonge, en Bretagne et en Wallonie orientale. Il semblerait donc que les locuteurs de Bellegarde ont simplement maintenu une prononciation ancienne, tout comme ceux de Willowbunch, sous l'influence (indirecte) de la Normandie, via le Québec.
- ⁹ Notons que Jackson et Wilhelm (1971), cités dans Kaltz (1997), mentionnent une autre particularité soi-disant spécifique aux locuteurs belges de Bellegarde, notamment l'emploi de *septante*, *octante* et *nonante* pour 'soixante-dix', 'quatre-vingts' et 'quatre-vingt-dix'. Le problème est que l'expression *octante* n'est pas connue en Belgique et c'est en Suisse où elle est encore employée.

Références

- Amprimoz, A. et A. Gaborieau. 1982. Les parlers franco-manitobains. Dans A. Saint-Pierre (dir.), *L'état de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien*. Actes du premier colloque du CEFCO, Collège universitaire de Saint-Boniface. Saint-Boniface, CEFCO, p. 99–109.
- Frémont, D. 1959. *Les Français dans l'Ouest canadien*. Winnipeg, Les Éditions de la liberté.
- Gaborieau, A. 1990. Notre-Dame-de-Lourdes : 1890–1990 : un siècle d'histoire. Winnipeg, manuscrit inédit.
- Giraud, M. 1945. *Le Métis canadien. Son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest*. Paris, Institut d'Ethnologie.
- Jackson, M. 1968. Étude du système vocalique du parler de Gravelbourg. Dans P. Léon (dir.), *Recherches sur la structure phonique du français canadien*. Montréal, Didier, p. 61–78.

- Jackson, M. 1972. Une minorité ignorée : les Franco-canadiens de la Saskatchewan. *Journal of Canadian Studies*, vol. vii, n° 3, p. 1–20.
- Jackson, M. 1974. Aperçu des tendances phonétiques du parler français en Saskatchewan. *Revue canadienne de linguistique*, vol. 19, n° 2, p. 121–133.
- Jackson, M. et B. Wilhelm. 1971. Willowbunch et Bellegarde en Saskatchewan. Regina, manuscrit inédit.
- Kaltz, B. 1997. La fransaskoisie : un état des lieux de la francophonie en Saskatchewan. Dans M. Dvorak (dir.), *Canada et bilinguisme*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 91–99.
- Lapointe, R. 1987. *La Saskatchewan de A à A*. Regina, Société historique de la Saskatchewan.
- Lapointe, R. et L. Tessier. 1986. *Histoire des Franco-Canadiens de la Saskatchewan*. Regina, Société historique de la Saskatchewan.
- Lavallée, G. 2003. *The Metis of St. Laurent, Manitoba : Their life and stories, 1920–1988*. Winnipeg, publié par l'auteur.
- Louder D.R. et E. Waddell. 1983. *Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française*. Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- Marchand, A.-S. 1998. La vitalité ethno-linguistique de la minorité franco-manitobaine : facteurs de maintien et de régression linguistiques. Thèse de doctorat, Besançon, Université de Franche-Comté.
- Papen, R. 2004a. Sur quelques aspects structuraux du français des Métis de l'Ouest canadien. Dans A. Coveney, M.-A. Hintze et C. Sanders (dir.), *Variation et francophonie*. Paris, L'Harmattan, p. 105–129.
- Papen, R. 2004b. La diversité des parlers français de l'Ouest canadien : mythe ou réalité ? *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 16, n°s 1–2, p. 13–52.
- Sanders, J.B. 1954. St. Claude, French citadel in Western Canada ? *Canadian Journal of Linguistics*, vol. 1, n° 1, p. 9–12.
- Théberge, R. 1996. *À l'aube du millénaire...Portrait de la communauté franco-manitobaine*. Saint-Boniface, CEFCO.
- Thogmartin, C. 1974. The phonology of three varieties of French in Manitoba. *Orbis*, vol. 23, n° 2, p. 335–349.